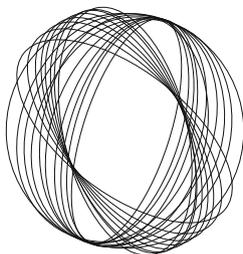


DU MONDE ENTIER

DANIEL GUEBEL

L'ABSOLU

ROMAN
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE)
PAR GERSENDE CAMENEN



nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions L'Arbre vengeur

L'HOMME TRAQUÉ

Du monde entier

DANIEL GUEBEL

L'ABSOLU

r o m a n

*Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Gersende Camenen*

nrf

GALLIMARD

Ouvrage édité dans le cadre du programme « *Sur* » de soutien
aux traductions du ministère des Affaires étrangères,
du Commerce international et du Culte de la République argentine.

La citation en exergue du Livre 5 est extraite
de « La Musique et la Naissance de l'individu moderne »
de Bernard Focroulle dans *La Naissance de l'individu dans l'art*
de Tzvetan Todorov, Robert Legros et Bernard Focroulle,
© Éditions Grasset & Fasquelle, 2005.

La première citation en exergue du Livre 6 est extraite de *Journal II (1957-1960)*
de Witold Gombrowicz,
© Christian Bourgois éditeur, 1984.

Titre original :

EL ABSOLUTO

© Daniel Guebel, 2016.

© Penguin Random House Grupo Editorial, S. A., Buenos Aires, 2016.

© Penguin Random House Grupo Editorial, S.A.U., Barcelona, 2017.

© Éditions Gallimard, 2022, pour la traduction française.

*À Pablo Gianera et Luis Mucillo.
Pour Ana, ce roman que j'ai imaginé
tout en la portant dans mes bras.*

Qui est Scriabine ? Qui sont ses
ancêtres ?

IGOR STRAVINSKY

LIVRE I

FRANTISEK DELIUSKINE

La vie n'est peut-être qu'un songe fébrile.
Aussi, pourquoi ne pas prendre un som-
nambule pour guide ?

MIKA WALTARI,
L'Escholier de Dieu

Quelques mois avant la célébration du centième anniversaire de leur naissance, le Cercle Scriabino-Deluskien de Buenos Aires commanda à Américo Rabbione (artiste plus prolifique que talentueux) la réalisation d'une sculpture en hommage à mon oncle et à mon père. Le jour de l'inauguration, l'étroitesse du morceau de tissu qui la recouvrait me surprit : d'après le projet initial, une distance de huit mètres devait séparer la base en marbre noir des têtes en bronze. Le résultat aurait fait sourire mon père. « La plupart des amateurs de musique estiment qu'elle a disparu avec Wagner », m'avait-il dit un jour. Lorsque le vice-président du Cercle tira sur la couverture pour dévoiler la statue réunissant les deux frères, je vis un papillotement blanc, la lueur morne de la plaque commémorative et l'opacité des deux épaisses figures fondues dans une étreinte de blocs de béton coffré.

« Si cet épouvantail cubiste est censé les représenter, pensai-je, alors plus rien ne distingue l'hommage de l'insulte. »

Une semaine plus tard, les éternels plaisantins anonymes avaient amélioré l'aspect du monument en y peignant à la bombe aérosol tout un florilège de légendes et de décorations multicolores – expressions cochonnes, pépites agraphiques, étoiles polymorphes. Et comme la plaque a été arrachée

pour être revendue, il ne reste aujourd'hui aucun signe célébrant la vie et l'œuvre d'Alexandre Scriabine et de Sébastien Deliuskine.

Je laisse de côté pour l'instant la question des noms de famille. D'Alexandre Scriabine, mon oncle, plus que de tout autre musicien, on peut dire que pendant la première moitié de sa vie il chercha le monde. Il entreprit de longs voyages, mena une existence tour à tour intrépide et insensée ; si, durant cette première moitié, son esprit fut expansif et dérivatif, durant la seconde, la dernière, dans un mouvement en apparence contradictoire mais d'égale intensité, après avoir trouvé le monde, il s'efforça de le transformer par ses propres moyens ; à cet effet, il conçut, avec passion et désespoir, le premier élément précurseur de la transformation totale (l'accord mystique), puis, avec sa célèbre composition *Le Mystère*, il voulut libérer toute sa puissance afin d'infléchir le cours de l'univers. De Sébastien Deliuskine, mon père, on peut dire que, bien qu'il vécût à distance de cette explosion musicale (et dans son ombre), à la suite d'une série de circonstances fortuites, il dut passer le reste de son existence à essayer de ramasser les restes, ballotté par les vents de la dispersion, rassemblant les débris de l'hécatombe. Il n'est pas étonnant que cela leur soit arrivé à l'un comme à l'autre, ni que la déflagration ait adopté un style particulier. Alexandre Scriabine mourut trop tôt et trop loin de nous pour que nous puissions faire quoi que ce soit pour lui ; je n'étais, pour ma part, qu'une enfant. Quant à mon père, les médecins que je consultai parlèrent d'un processus neurophysiologique entraînant des effets dégénératifs dans les cellules de son cerveau ; il y a cinq siècles, prêtres et guérisseurs auraient eu recours à l'argument de la possession démoniaque.

L'explication est plus simple : dans notre famille de fous, nous payons le prix de la démence pour briller au firmament du génie.

En remontant le long de l'arbre généalogique de nos caractéropathies, avant d'arriver à l'universel Adam, on trouve notre véritable précurseur, mon arrière-arrière-grand-père, Frantisek Deliuskine. Son père, Vladimir, digne représentant de l'esprit d'aventure qui, il y a quelques siècles, distinguait l'âme russe, fut un négociant en cuirs de rène qui, flairant l'occasion de faire fortune, changea de branche et se mit à travailler pour le compte des musées de l'Europe civilisée, auxquels il vendit des squelettes de mammouths qu'il obtenait en jetant de simples bâtons de dynamite au fond des lacs de la steppe sibérienne (du lac Baïkal au lac Kosovskoye). La violence de l'explosion détachait de leur lit rocheux les blocs de glace millénaire où étaient conservées ces bêtes préhistoriques, de sorte qu'une suite d'essais bien menés entraînait l'émersion de deux, trois et jusqu'à cinq masses et leur contenu, demeuré intact ; puis, sans redouter l'accès de colère que pouvait vraisemblablement déclencher chez ces monstres le trouble de leur repos, monstres qui transparaisaient sous la glace bleue scintillante (un œil trémulant dans l'agonie, une défense longue de plus de cinq mètres, des poils hérissés), Vladimir « pêchait » les grands blocs au harpon, les traînait jusqu'à la berge grâce à un ingénieux système de leviers, de cordes et de poulies, laissait la base de la glace se solidifier à nouveau contre la surface du lac, puis se mettait à tailler ces icebergs à l'aide d'un pic à glace ; il jouissait d'un avantage certain sur les autres sculpteurs (ou sur tout autre véritable artiste) car, dans son cas, la forme était contenue dans son objet. Une fois que le mammoth congelé avait perdu son enveloppe, Vladimir le dépeçait jusqu'à l'os. Bien sûr, cette méthode de collecte d'ossements saccagea plus de mammouths qu'elle n'en fournit à la science. Mais c'était une époque d'abondance et personne ne s'alarmait du gaspillage...

Le père eut beau essayer d'intéresser son fils aux techniques

de la paléontologie sous-marine, sa tentative demeura vaine. Frantisek trouvait le temps long pendant ces excursions, le paysage lui semblait d'une infinie monotonie, dans cette étendue dénuée de tout raffinement, il sentait ses pieds se refroidir et puis un mammoth n'était qu'un mammoth, peu importe qu'il surgisse soudain d'entre les eaux, tel un bouillon ivre, un brinquebalant diadème de beauté glacée. Il était absent, faisant nonchalamment claquer le fouet en cuir tressé (*knutt*) qu'il tenait par souci d'élégance contre la jambe de son pantalon, éternuait, implorait une grippe salvatrice, rêvait de s'enfuir vers de chaudes contrées lointaines.

Lorsque Vladimir arriva à la triste conclusion que son héritier n'était taillé ni pour le commerce, ni pour la pêche en eaux profondes, il lui acheta quelques verstes de terres dans les alentours de Vladivostok, auxquelles on n'accédait qu'en remontant la Vistule en bateau et en s'avançant dans le bras tortueux de l'un de ses affluents. Qu'y avait-il là-bas ? Des moujiks, la forêt, des plantations d'orangers, des troupeaux de vaches. L'endroit était peuplé depuis plus de cent ans par une tribu de Gitans, les plus noirs de tous les hindous. La température corporelle moyenne de cette population – supérieure de plus d'un degré à celle du reste de l'humanité – avait produit un microclimat, une sorte de refuge subtropical. Frantisek tomba immédiatement sous le charme des lieux. Plutôt que de veiller à ses intérêts, il consacra son temps à la lecture, à la contemplation de la nature et à des promenades en barque en compagnie des Gitans, qui lui lisaient gratuitement les lignes de la main ou le plumaient sans vergogne, selon l'humeur du jour. Parfois il passait la nuit sous la tente de ces amis, écoutant leurs mélopées et assistant à leurs danses. De temps à autre, ils remontaient le fleuve en suivant les saumons. Indolemment, négligemment, le nouveau propriétaire laissa ses récoltes d'oranges pourrir sur pied puis joncher le

sol. On devinait de loin l'éclat des fruits tels des fantômes phosphorescents. Pendant un temps il scandalisa les popes de l'église orthodoxe d'Irkoutsk (le village le plus proche de sa propriété) en chantant dans le chœur d'une synagogue, excité par la vision des formes des femmes ashkénazes dissimulées sous leurs amples vêtements.

C'est alors que les défaites successives des armées de Russie au profit de quelques-uns de ses ennemis historiques entraînèrent la chute du cours du rouble sur les marchés internationaux ; comme Vladimir facturait l'exportation de squelettes antédiluviens en devises européennes dont la valeur demeurerait stable, il fit fortune du jour au lendemain. Frantisek saisit l'occasion ; six mois plus tôt, il avait fait la connaissance de Volodia Dutchansky, un organiste qui se trouvait dans une gêne extrême. Au début, moins par intérêt que par pitié, il l'engagea pour qu'il lui inculque les bases du contrepoint et de l'harmonie. En l'espace d'un mois, il avait appris tout ce que Volodia pouvait lui enseigner, et le mois suivant, il aurait pu faire la classe à son maître. Pour mettre un terme à cette occupation qu'il trouvait à présent superflue, il proposa de verser un salaire à l'organiste s'il devenait le rameur attitré de sa barque. Il lui dicta en outre une lettre adressée à son père dans laquelle, au nom de son employé, il faisait l'éloge de ses propres dons musicaux (« L'univers n'a pas assisté à l'éclosion d'un tel talent depuis l'époque de Bach, Pachelbel, Haydn et Albinoni, etc. ») dans l'espoir d'obtenir des subsides suffisamment généreux pour pouvoir se consacrer à la musique sans être importuné par la moindre préoccupation d'ordre terrestre.

Le subterfuge réussit. Vladimir, surpris par ce soudain éloge des mérites d'un fils qu'il avait toujours pris pour un bon à rien et dont l'avenir lui semblait incertain, sentit couler à nouveau dans ses veines la fierté du sang et décida de lui verser une rente annuelle.

Il faut reconnaître à mon trisaïeul que, pendant un temps, il se consacra à l'étude de l'art de la composition, et qu'il en vint même à occuper le poste de professeur de musique à l'école de filles d'Irkoutsk. Il devint rapidement une pièce maîtresse sur le complexe échiquier des relations sociales du village ; les notables locaux se le disputaient, chacun essayant de le convaincre de donner des leçons d'harmonium à son épouse. Une telle intention, risible chez des sujets qui pouvaient à peine chanter « Volga Volga », s'explique par le sentiment illusoire d'ascension sociale qu'éveille la pratique d'un art. Et comme ces koulaks voulaient paraître plus raffinés à moindres frais, il leur était tous venu à l'esprit que cette tâche incombait à leurs femmes ; naturellement, les premières intéressées avaient participé à la germination de cette idée – un phénomène collectif. « Nous avons toutes été enchantées par ce discret jeune homme si bien élevé. Mon mari a aussitôt été convaincu de son génie », souffle à son amie l'une des premières et des plus jolies élèves de Frantisek. Avant d'ajouter : « ... et particulièrement par la qualité chromatique de ses improvisations, qui semblaient enfreindre les lois de l'harmonie. Je me souviens que j'entrais en transe lorsque le maître jouait, très souvent j'étais forcée d'admettre : "Il a la musique dans l'âme". »

Les leçons de Frantisek rencontrèrent un franc succès, surtout dans les alcôves. Dans la mise en regard du rêve et de la réalité de ces femmes (le rêve était le « discret jeune homme si bien élevé », un précurseur de Chopin aux longs doigts délicats et entraînés au plaisir, et la réalité les brefs et nerveux assauts frontaux-ventraux ou latéraux-dorsaux qu'offraient leurs gros maris aux barbes grisseuses), le second terme de la comparaison s'évanouissait immanquablement.

L'aventure de Frantisek, son incroyable apothéose sexuelle – dont il fut le premier surpris –, ne fut pas, comme le

racontent tant de délicieuses pages de la littérature russe, une aventure frivole au dénouement tragique (coût, cartel, duel, coup de feu). La discrétion des dames irkoutskiennes fut irréprochable et il n'y eut aucun malheur à déplorer. La carrière d'amant clandestin fut pour Frantisek l'équivalent d'un réveil de courte durée. Il est bien sot celui qui voit dans les plaisirs de la chair la satisfaction du désir et non son accroissement. Même si dès ses tout premiers pas dans cette carrière mon trisaïeul avait fait preuve d'un talent, d'une versatilité, d'une résistance, d'une fougue et d'une capacité de récupération bien supérieurs à la moyenne, son abandon au plaisir de ces aventures n'était pas causé par le frisson de la découverte mais secrètement régulé par un principe de recherche sévère et même ascétique qui deviendrait par la suite un critère de composition. En effet, la variété de lits, d'édredons, d'oreillers, de sols, de peaux, d'odeurs, d'haleines et de corps qu'il fut amené à connaître lors de ces excursions l'engagea à entreprendre une rigoureuse révision de ses priorités sensorielles.

La conversation (ou le monologue) suivante qu'il eut avec Dutchansky à bord de sa barque, lors d'une promenade sur la Vistule, rend compte des préoccupations qui l'agitaient à cette époque. L'atmosphère : Dutchansky rame lentement sur un fleuve calme, les pales de ses pagaies s'enfoncent dans une masse d'algues, une mer des Sargasses miniature. Frantisek se dore au soleil, la chemise ouverte, affalé sur des coussins, tout en grignotant une pomme rouge. Des abeilles bourdonnent, des lichens brillent. Le soleil, au zénith, jaune.

« Suis-je vieux, dit-il, ou ai-je atteint la limite ultime de l'expérience ? »

La pale de la pagaie gauche frappe la partie la plus enchevêtrée d'une jacinthe d'eau, fait éclater la tête d'un crapaud.

« Tu as dit quelque chose, Volodia ? » demande-t-il. Dutchansky fait signe que non, Frantisek poursuit : « Je ne

cherche pas à transformer le souvenir de mes premiers coïts en une sorte de paradis perdu, mais à présent que je possède une forme de savoir sur les modulations de mes maîtresses, je dois avouer que la question commence à me sembler un peu... » Frantisek ne trouve pas le mot juste, aussi Dutchansky intervient-il :

« Comment cette incorporation de connaissances s'est-elle produite ? s'enquiert-il.

— Oh ! » Frantisek jette nonchalamment le trognon de sa pomme. En réponse au « plop » produit par le choc du reste de fruit contre l'eau, on entend le digestif « gloups » d'un opportun salmonidé :

« Bien entendu, je ne suis pas *aussi* stupide que cela. Grâce à la répétition d'une série de techniques de stimulation érotique réalisées tout au long de mes rencontres clandestines, j'ai pu vérifier que si je produisais un enchaînement de positions et de rythmes pelviens à un même tempo, il se déclenchait chez chacune de mes partenaires un enchaînement de réponses également identiques.

— Un peu ennuyeux, non ? complète Dutchansky. Tu es arrivé à la conclusion que le sexe est essentiellement monotone ?

— Ce serait la conclusion logique pour un esprit différent du mien, soupire Frantisek, se sentant une fois encore incompris, dans mon cas, un tel constat m'a permis d'accepter l'évidence selon laquelle chaque instrument féminin possède des qualités de timbre singulières qui, analysées avec soin et dans un souci de synthèse, peuvent être entendues comme un "thème", au sens musical du terme. »

Afin de dissimuler la satisfaction que lui cause la découverte de son ancien élève, Dutchansky profite du mouvement de rame et cache son visage derrière l'une de ses aisselles.

« Tu as l'air d'une grosse bonne femme qui renifle un oignon, sourit Frantisek.

— Un thème ? dit Dutchansky.

— Oui. La somme des réactions perçues au cours du coït et de ses préliminaires constitue ce thème.

— Et il n'y a pas de possibilité de variation ?

— Bien sûr que si, s'agace Frantisek qui veut déjà changer de sujet de conversation. Dans des conditions expérimentales, en modifiant beaucoup les pirouettes, il est possible d'extraire une variation de chacune de mes accompagnatrices, mais les résultats ne sont pas à la hauteur de l'effort. Le problème est qu'en travaillant de cette manière, je ne pourrai jamais produire la moindre partition, sans parler d'une composition de grande envergure ! »

Dutchansky, qui maîtrise l'art d'interrompre une conversation avant qu'un problème stimulant ne s'étiolle en une banale causerie, lève le nez, regarde de délicats nuages assemblés par un gracieux hasard, et dit :

« Quel dommage. Voici les premières gouttes qui tombent. »
Naturellement, c'est une fausse alerte.

« Rentrons, bougonne Frantisek. Il ne manquerait plus que je tombe malade. »

Et ils s'en retournèrent en longeant la berge, se faufilant à travers la pluie de pièces d'or que filtrait la frondaison des saules.

L'interruption laissa sa trace. Après la promenade, mon trisaïeul passa une nuit agitée par l'insomnie et la réflexion. À l'aube, il était arrivé aux conclusions suivantes, qu'il nota dans son *Journal* :

« 1) Chaque corps de femme durant le coït est le contraire d'une page blanche. Les manifestations sensibles du désir y sont inscrites, ainsi que leur système de possibilités combinatoires.

2) L'effet attendu d'un plus grand développement mélodique et harmonique et d'une palette orchestrale plus riche et plus variée ne peut être obtenu par un travail intensif sur un seul corps ; penser le contraire est une erreur de débutant.

3) La variété de registres ne peut être atteinte que par la technique grossière et primitive employée jusqu'à présent (séduction arbitraire et successive d'une femme après l'autre dans une course effrénée de lit en lit). Et ce, car, en additionnant trois ou quatre femmes au cours d'un seul jour utile du point de vue de la composition, on peut produire des effets élémentaires de complémentarité ou de contraste (blondes contre brunes, silencieuses contre bruyantes, etc.).

4 et, en résumé) Comment confronter de telles œuvres et celles qui bouillonnent dans mon imagination ? Tracer d'invisibles liens entre ces arpegges fugitifs (femmes mariées) n'est pas suffisant : je dois *réunir et garder à mon entière disposition tous les éléments d'un répertoire.* »

La situation économique de son père ayant réduit au minimum ses difficultés d'ordre matériel, Frantisek n'eut aucun mal à transformer sa demeure en une sorte de phalanstère où un groupe de vingt à trente femmes grassement rémunérées se prêtaient à ses recherches. Sans le savoir, Frantisek était un antisadique convaincu. De son expérimentation il exclut d'emblée toute forme de violence, d'actes dégradants, d'habitudes de mauvais goût ou de pratiques excessives, susceptibles de le détourner de son propos de nature hédoniste et célébrant les plaisirs de la vie. Les vêtements étaient taillés dans des matériaux doux et vaporeux, et s'électrisaient au plus léger contact ; les aliments étaient servis dans la vaisselle la plus raffinée et étaient disposés de façon à charmer la vue et l'odorat. Chaque matin et chaque après-midi, revêtu du manteau de Pontife Suprême d'un certain culte fantastique que lui avait offert un ami costumier au théâtre de Krasnoïarsk, Frantisek paraissait dans l'atmosphère recueillie de l'enceinte du grand salon (fenêtres bouchées, murs tapissés de velours rouge, draps de lin et de soie). Et bien que dans le rituel précis qu'il avait organisé pour son système de coïts harmoniques

ces vêtements fussent la première chose dont mon trisaïeul se défaisait, l'élan profanateur qu'inspiraient de telles manières stimulait ses « instruments » féminins, de sorte qu'au-dessus de ces rencontres flottait toujours l'esprit d'un élément aléatoire. Dans le pire des cas, il pouvait s'agir d'une bouffée de mélancolie, d'une bourrasque venue d'un autre monde qui emportait Frantisek au beau milieu de son sabbat. Mais en général cela dépendait d'un facteur impondérable, le ravissement de plaisir d'une femme... Mais laissons là les détails. Car, pour l'essentiel, Frantisek s'en tenait à son schéma, qu'il définissait comme un « programme ». Convaincu que la simplicité *précédait* la complexité, il commençait ses rituels très sommairement, s'occupant de chaque femme à tour de rôle...

Une fois qu'il eut découvert la faculté de chacune d'entre elles à se transformer en un thème par pur effet de répétition (les limites personnelles de la capacité érotique), Frantisek orienta ses recherches vers l'arrangement de ces thèmes en une succession mélodique. Sa méthode fut si rudimentaire qu'elle en devint comique. Lors d'un spectacle de music-hall, la symétrique révélation d'une rangée de culottes (bouffantes) de danseuses françaises avait déclenché en lui des rêveries à la fois esthétiques et sensuelles, aussi décida-t-il d'aligner ses partenaires en rang d'oignons, hanche contre hanche, la taille creusée, le dos raide comme une planche, les mains sur les genoux, la poitrine tombante. Un fragment de son *Journal* : « Parfois je commençais par la première d'une ligne de vingt, en partant de la gauche, et après avoir arraché le maximum de jouissance de l'instrument choisi, je me déplaçais de proche en proche jusqu'à la fin de la rangée. Mais, parfois, je commençais par la troisième de la file, je passais à la cinquième, puis à la septième, abandonnant les autres au milieu de l'escalade d'excitation, pour, soudain et sans crier gare, répéter le procédé avec une autre d'entre elles qui, croyant avoir raté sa

chance, commençait à sentir les élixirs de son tressaillement s'assécher. »

Mon trisaïeul baptisa le procédé du nom de « technique d'exécution du xylophone », mais il ne s'y attarda que quelques jours. Curieux des richesses que pouvait lui apporter le développement de deux thèmes s'écoulant parallèlement, il entreprit de l'évaluer par l'emploi de deux femmes exécutées sur le même lit. Les résultats semblent avoir été prometteurs quoique insuffisants car, très vite, le nombre de femmes employées augmenta ; comme le concept de simultanéité l'avait emporté sur celui de succession, ces apparentes bacchanales finissaient par être un travail d'expérimentation aussi épuisant qu'exhaustif.

« La polyphonie de voix chantant des choses différentes en même temps, voilà ce qui m'intéresse. C'est comme vivre dans un pur ciel d'odeurs, de peaux et de gémissements », écrit-il. Bientôt, cependant, son enthousiasme commença à s'éteindre. La multiplicité l'accablait. Si chaque système sensible forme sa propre gamme chromatique et produit une mélodie à part entière, et qu'à son tour la superposition engendre un système polyphonique, à la longue, son intention de parvenir à une totalité conceptuelle du processus harmonique devait entrer en crise devant l'impossibilité d'atteindre une perception totale, avant même de songer à la production musicale et à sa notation. Sans parler des limites de son propre corps. Ainsi, à l'issue de ce parcours, Frantisek se retrouvait au même point de départ et était incapable de savoir s'il était devenu un fabuleux compositeur, un simple exécutant de banales improvisations ou un misérable dégénéré. Son système avait révélé son manque de système.

La crise est complète et Frantisek décide de fermer son phalanstère. En bon panier percé qui ne songe pas à son avenir, il renvoie ses femmes-instruments après leur avoir

versé des sommes dignes des largesses d'un roi. Certaines profitent de leur pécule pour ouvrir des tavernes, des ateliers de couture, des auberges, des maisons closes et même des échoppes d'articles de musique.

Dans sa demeure désertée Frantisek revêt mélancoliquement les habits de la solitude. Son rythme de vie devient irrégulier, il ne respecte plus ni les horaires de coucher ni ceux des repas ; il passe des heures entières à contempler d'un regard perdu les tas de cendres froides dans l'âtre, les progrès de l'humidité sur les murs de son logis. Il ne répond pas lorsqu'on lui parle, ou bien il le fait avec d'incalculables retards, rebondissant sur des questions qui ne lui ont jamais été posées. La compagnie des hommes le dérange, mais de temps à autre, un commentaire ou un geste quelconque l'émeuvent jusqu'aux larmes et il finit par serrer dans ses bras (par exemple) la cuisinière. Il souffre d'accès de mysticisme, sans jamais laisser deviner l'objet de sa dévotion ; il s'abandonne à un panthéisme confus qui trouve le divin dans un vase, un verre d'eau, un fitzroya, une paire de chaussettes sales, une pince à épiler, une bible, un feu allumé, une sauterelle en jade conservée dans un coffret en ébène.

C'est de cette période que datent les annotations les plus émouvantes de son *Journal*, celles où, tout reste de pudeur s'étant évanoui, il laisse transparaître sa personnalité. Il écrit : « Je vois bien les regards de mon prochain qui par reflet me révèlent l'effroyable état où se trouve ma santé mentale. Le matin, je me réveille et j'entends "ti-ta, ti-ta" (aigu, grave, aigu, grave), le chant irréel d'un oiseau imaginaire. La nuit, ma couche ne m'apporte aucun repos car, tapis dans les recoins de mon cerveau, les monstres de mes songes murmurent des sottises. »

Frivole, sérieux, frivole, sérieux, mon trisaïeul médite un temps sur les moyens de mettre un terme à sa vie. Il est convaincu de la nécessité de le faire mais la peur que lui ins-

pire la laideur de la mutilation le retient. Afin de dissimuler cet aperçu de sa couardise esthétique, et n'ayant rien d'autre à faire, il embrasse la cause du dépouillement. Il survit péniblement ; dort enlacé à une brebis galeuse, distribue sa nourriture aux pauvres, devient un saint François obsessionnel. Il y a cependant dans son attitude un reste d'espoir orgueilleux, la luxure de la contrition. Il dit : « Je veux que l'on m'oublie », avec le sentiment vaniteux d'avoir fait quelque chose qui mérite que l'on se souvienne de lui. Finalement, il est forcé de reconnaître que sa fracassante tournée dans les territoires de l'humilité spirituelle ne le protège pas du risque de devenir aigri, autrement dit d'admettre qu'il a échoué.

Un jour, il apprend l'existence d'Afasia Atanasief, un guérisseur de Mourmansk, une petite localité située sur les bords de la mer de Barents. Pour le consulter, il faut traverser la Russie dans toute son immensité, une aventure de fou ; et donc taillée à sa mesure. L'idée même de maladie est intrinsèquement optimiste car elle suppose l'existence de son double solidaire, la guérison. À peine s'est-il décidé à entreprendre le périple que Frantisek sent son état s'améliorer, ce qui automatiquement rend superflue la poursuite de son objectif. Néanmoins, excité par la perspective du voyage, il écrit une longue lettre au guérisseur, où il lui raconte par le menu tout le drame de son existence ; en guise de réponse, il reçoit un télégramme où figure un seul mot : « Venez. »

Frantisek prend ses dispositions (il confie sa propriété à Dutchansky) et part.

La rudesse du voyage le divertit quelque peu de ses pensées obsédantes. Les chiens sibériens qui tiraient son traîneau aboyaient harmonieusement, scandaient leur effort en lâchant dans l'air de petites bulles de souffle condensé, d'écume et de bave. Emmitouflé dans des fourrures de zibeline, tantôt Frantisek somnolait, bercé par les cris du conducteur, tantôt il se réveillait, surpris par les cahots du véhicule. C'était comme un retour, à travers l'espace, vers son passé, lorsqu'il devait rester debout, des journées entières, à côté de son père, et feindre de s'intéresser à ce que ce dernier faisait, lorsqu'il remontait ses bijoux poilus du fond des lacs, à la différence près que, cette fois, le trajet se faisait en surface ; d'après ses calculs, à un moment donné, il serait même amené à passer à quelques kilomètres seulement de l'endroit où Vladimir coulait ses derniers jours d'explorateur et de magnat. Une belle occasion d'éviter sa rencontre. Mais Frantisek était trop sensible à la douce lueur du mot « famille » qui éveillait dans son cœur un sentiment d'appartenance dont il n'avait jamais fait l'expérience en dehors du langage, de sorte qu'à l'instant où son traîneau s'apprêtait à faire un détour pour contourner la localité de Lubianka, il changea d'avis et décida de rendre visite à son père.

À cette époque, Lubianka n'était guère plus qu'un faubourg effiloché d'un centre qui n'était nulle part. Si elles avaient voulu trouver où se reposer et se nourrir sur leur trajet vers Moscou, les troupes ennemies n'y auraient jamais fait halte. Les rares structures édilitaires dépassant le niveau moyen de la hutte conservaient encore les vaches dans la cuisine et le sol en terre battu foulé par les pieds du cochon ; mais le paysage, au loin, contemplé depuis les hauteurs du mont Suiski, invitait à la rêverie : le lacis scintillant du fleuve Ubsk, de grosses roches rutilant de mica, des pins hirsutes chatouillant le ciel, un petit garnement chapardant des œufs dans les fermes, le fusil d'un propriétaire affolant le poulailler.

Au milieu de cette camelote touristique se détachait, aux abords du village, la propriété de Vladimir Deliuskine. Sa distinction tenait moins à la somptuosité de la maison qu'à la différence de taille entre la partie résidentielle et celle réservée au travail. Sa capacité auditive ayant diminué après tant d'années d'explosions, Vladimir avait délégué le « travail de terrain » à Piotr, son contremaître et homme de confiance, et construit un hangar d'une hauteur comparable à celle de certaines gares de chemin de fer, fait d'un toit de tôle et d'épais pilotes de bois provenant d'arbres à peine dégrossis ; là, lorsqu'il n'avait rien de mieux à faire, ce qui arrivait presque tout le temps, il explorait de nouvelles méthodes de « décorticage » de mammouths, que le fidèle Piotr obtenait par la technique traditionnelle et lui rapportait ensuite. En raison des basses températures, bien qu'il se fût écoulé un mois ou deux depuis l'extraction, au moment de leur arrivée, les mammouths semblaient tout juste extirpés des glaces. Ils dégageaient même cette légère vapeur qui enveloppe la neige carbonique.

Une fois le matériau reçu, Vladimir ciselait les blocs jusqu'à obtenir une vague ressemblance zoomorphe avec l'original, puis il passait de grosses chaînes aux quatre membres

antérieurs et postérieurs et, enfin, à l'aide d'un système pneumatico-mécanique de treuils, il soulevait la bête iridescente et la laissait suspendue dans le vide à trois mètres de hauteur. Lorsque chaque proie était accrochée au moyen d'un gigantesque soufflet relié à un chaudron en bronze, il envoyait de constantes bouffées d'air qui venaient frapper les parois de glace, soumises à un mouvement de rotation uniforme. Le résultat, abstraction faite des asymétries naturelles, était que la glace fondait de manière homogène ; il s'agissait, bien sûr, d'un processus qui durait des semaines, au cours desquelles l'animal enfermé donnait peu à peu des aperçus de sa forme, laissant transparaître, suivant la différence de pression et de densité de glace qui l'entourait, sa condition de bête à l'affût ou son impalpabilité de fantôme ; celle-ci s'épanouissait surtout les nuits de pleine lune, lorsque le bleu sombre du ciel se reflétait sur le bleu profond des couches de glace les plus anciennes ; ce bleu découpait toutes les ombres et faisait danser ces bêtes au son délicat des innombrables gouttes d'eau qui effleuraient l'air froid avant de s'écraser au sol. Boue et spectres. À l'issue de la décongélation, il ne restait de tout cela que des masses tuméfiées, poilues et malodorantes, que Vladimir débitait et vendait sans en gaspiller le moindre morceau d'os ou de viande.

En arrivant chez son père, Frantisek se dirigea tout droit vers le hangar. Ces blocs l'avaient toujours impressionné mais cette fois il le fut davantage encore en les voyant soumis à cette machinerie. À présent qu'il n'était plus obligé d'accompagner son père dans ses besognes, Frantisek, grâce à la distance creusée par le développement de ses propres activités et à l'émotion des retrouvailles, commençait à comprendre qu'il existait entre eux un lien plus profond que celui du sang et du nom. Au-delà de l'apparente différence de leurs intérêts respectifs, il suffisait d'observer ces bêtes suspendues, soumises à

un processus peut-être barbare et néanmoins plein de sagesse, à un cycle de transformations consciencieux et parcimonieux, pour comprendre que, comme lui, Vladimir n'avait jamais accepté l'ordre des choses. « Mon père aussi est un esclave de la forme », se dit-il en ressentant le désir soudain de courir l'embrasser. Mais pour cela, il fallait d'abord le trouver. Il l'appela en criant. Sa voix ricocha contre la tôle du plafond et lui revint étouffée, mais personne ne répondit. Durant quelques minutes, tandis qu'il continuait de le chercher dans tous les recoins du hangar, il occupa son esprit à imaginer une explication à cette absence. Si Vladimir avait construit un laboratoire discret mais visible pour ses recherches sur la révélation de l'existant (l'extraction de mammoths de la masse glaciaire), il était possible qu'il ait installé un autre laboratoire, encore plus secret et difficile à trouver, où il se consacrerait à l'établissement de nouvelles preuves, en réorganisant son butin dans des combinaisons jusqu'alors inédites (une bête à trois pattes, cinq défenses, un œil, une queue exagérément petite poussant sur son front comme une moustache) ; des combinaisons auxquelles, par la suite, il insufflerait la vie au moyen de techniques inédites. Que pouvait-on faire avec de pareilles choses ? Les jeter dans le monde comme des golems malodorants et observer l'effet qu'elles y produisaient...

Frantisek sourit devant les débordements de son imagination. Il savait pertinemment que son père avait un esprit trop pratique pour perdre son temps à jouer les démiurges... Des golems ? Ces choses-là n'étaient bonnes que pour les Juifs ! Mais où était donc Vladimir ? Frantisek s'arrêta net. Un terrible pressentiment, un courant d'air froid qui ne venait pas seulement des mammoths, glissa dans son cerveau : *son père était mort*. Cette pensée n'était pas capricieuse, même si la logique associative qui l'amenait à tirer cette conclusion avait quelque chose de rare et relevait d'un système de

liens propre au « caprice » musical. Au début il y avait le mot espagnol « mamut ». Dans un recoin du cerveau de Frantisek, ce mot résonnait le long de deux canaux différents et en trois langues mais dans une seule direction, vers une unique traduction : « ma mère ». En effet, en espagnol du moins, « mamut » se compose des deux syllabes « ma » et « mut ». En français, « ma » est un pronom possessif, tandis que phonétiquement « mmouth » a le même son que le substantif allemand « Mutte¹ » (« mère »). Et d'une certaine manière, les mamouths avaient été et étaient les mères de Frantisek, puisque exploités à bon escient par Vladimir, ils avaient été sa principale source d'alimentation. Aussi, tout en établissant le lien qui unissait « mamut » et « ma mère », associa-t-il inévitablement la précoce absence de cette dernière – morte de la fièvre typhoïde alors qu'il n'était qu'un nourrisson – à celle de son propre père ; or, comme il n'avait lui-même aucun souvenir de cette première mort et de sa concomitante transformation en orphelin, une nourrice ayant aussitôt remplacé l'absente, cette connexion ne pouvait agir qu'indirectement puisque la pauvre mère n'avait pas eu le temps de devenir une entité réelle pour son fils livré à lui-même. Par conséquent, le chaînon mental, qui l'avait conduit soudainement à penser que Vladimir était mort, ne pouvait être le simple mot « mamut » (ma mère). Le mot qui compléta le rébus fut « Juifs ». Et pour cela nul besoin de traduction : en pensant que son père *ne* pouvait *pas* fabriquer des golems comme les Juifs – qui, à cette époque, s'étaient vu interdire par les autorités tsaristes tout type d'activité commerciale –, ce qu'en réalité Frantisek avait pensé, c'était que son père ne pouvait se comporter comme un Juif *quelconque*. Si pour la mentalité infantile et la mentalité

1. En réalité, on écrit « Mutter » mais dans le langage quotidien le « r » est aspiré.

primitive – qui sont identiques – tout père est un dieu, celui à qui tout est donné et que rien ne restreint, dans le fulgurant système d'associations de Frantisek ne pas être un Juif *quelconque* équivalait à être le roi des Juifs : le Christ. Le Messie. Dieu, l'Un, l'Oint du Seigneur. Et comment Jésus-Christ était-Il mort ? Crucifié. Alors : Vladimir qui avait remplacé la mère de Frantisek – *ma Mutte* – en assurant sa subsistance – *mamut* – avait néanmoins passé toute sa vie à adorer l'absente sans le savoir, à la célébrer. Chaque mammouth remonté du fond des lacs était une victoire, quoique partielle, sur le destin qui lui avait prématurément arraché son épouse. Et en améliorant les systèmes d'extraction, en les perfectionnant sans relâche, il bâtit une suite de monuments périssables mais successifs qui, chacun, l'évoquait. Et – conclusion du pressentiment, de l'horrible frayeur de Frantisek – après avoir passé sa vie à cette célébration nostalgique et nécrophile, entraîné par la répétition d'une action que rien ne pouvait arrêter, Vladimir avait décidé de passer à l'acte sentimental par excellence, en fusionnant avec son aimée pour ne faire plus qu'un avec elle. À ce stade, avoir un destin « mamour », autrement dit « mammouth », et finir suspendu à des crochets, équivalait à s'élever à un destin divin et à mourir crucifié comme le roi des Juifs, autrement dit comme le roi des chrétiens.

Bien entendu, arrivé à cette conclusion, Frantisek n'allait pas s'attarder sur les incongruités logiques et théologiques de son raisonnement. Les convictions jaillissent de l'âme. Il leva ses yeux baignés de larmes vers le ciel bas coupé par les toits en tôle et jeta des regards dans toutes les directions, à la recherche de son père mort et suspendu dans le vide. Je vais vers toi, père, et toi tu m'abandonnes. Le crépitement des gouttes d'eau avait perdu toute qualité festive, et on n'entendait plus que le « ploc » funèbre et répétitif de la fin. Et les vers festonnant les flaques, prenant leur bain de pluie.

« Père ! » cria Frantisek en laissant tomber son regard à terre, ses genoux dans la boue.

Lorsqu'il redressa la tête, Vladimir en personne se tenait devant lui. S'il s'agissait d'un spectre, c'était un exemplaire particulièrement soucieux de reconstruire avec réalisme les périodes de la vie : il était plus gros, presque chauve, sa barbe noire parsemée de poils blancs, le nez d'alcoolique sillonné de veines, et indubitablement plus vieux. À son épaule pendait un chapelet de grandes outardes mortes : Vladimir rentrait de la chasse.

« Fils ! » dit-il, et il se baissa, releva Frantisek et l'accabla de toutes les manifestations de la tendresse russe : une étreinte pour le désarticuler, un baiser sonore et humide sur la bouche, un frôlement de nez (emprunté aux Esquimaux), un coup de poing amical sur la poitrine et une série de pincements et de triturations de joues, le tout accompagné de l'expression typique :

« *Proszę panie !* Je n'en crois pas mes yeux ! Mon fils, prunelle de mes yeux, produit de mes testicules, enfant chéri, jamais oublié...

— Oui, ton Frantisek, poursuit l'intéressé, qui savait qu'en ces moments d'émotion et en bien d'autres, Vladimir souffrait d'amnésies momentanées qui l'empêchaient de se souvenir de son nom. — *Bogé moi !* Penses-tu donc que je ne suis qu'un ruffian sans âme qui ne reconnaît plus les fruits de son propre sang ? » Et en ouvrant grands les bras il essaya d'embrasser son domaine et finit par désigner du doigt le mammoth le plus proche. « Alors, qu'en dis-tu ? Joyaux des abîmes du temps ! Hein ? Rentres-tu vivre chez ton vieux père ? »

En l'honneur de son fils, Vladimir organisa un dîner qui dès le début menaça de dégénérer en bacchanale. Sur la table

en pin de Slavonie il y avait toutes sortes de mets, nationaux et étrangers. Parmi les spécialités locales, du *schmaltz*, des cornichons aigres-doux, du *kimmel brot*, des filets de mullet fumé ; du pastrami chaud et juteux, recouvert d'une fine couche de poivre rouge ; de la choucroute acide tout juste sortie des tonneaux en bois, des *pletzalej*, des boulettes de fromage blanc saupoudrées de ciboulette ou de paprika, de la *smetana* fraîche, du saucisson de canard, des saucisses *debrecziner*, des *sprättn* fumées de la Baltique, de gros harengs visqueux, du *Leberwurst* chaud et légèrement amer, farci d'olives noires et de noix. Et, venus du reste du monde : du halva grec, de la vodka polonaise, de la morue norvégienne, du *slivovitz* tchèque, de la liqueur de cerise uruguayenne, des anchois portugais, des sardines danoises...

Suffoquant dans la chaleur des bûches qui se consumaient dans la cheminée, écoeuré par le parfum de la nourriture et les odeurs corporelles des domestiques qui s'approchaient de lui pour remplir son verre ou retirer son assiette, Frantisek ne pouvait s'empêcher de se demander pourquoi ce qu'il avait de plus proche, de plus intime et de plus cher devait toujours lui demeurer étranger. Son père se mettait en quatre pour lui, et lui ne percevait que l'effet involontaire et dévastateur de l'abîme qui les séparait. D'ailleurs, comprit-il, il était parti vivre loin de Vladimir non pas pour se bâtir une vie à la mesure de ses propres besoins, mais pour retrouver, grâce à la distance et à la patine du temps, un sentiment d'amour filial que la proximité lui avait refusé. « Je suis une ordure », se dit Frantisek, et en se morfondant sur son sort il oublia une fois de plus son père, qui monologuait à côté de lui :

« Quelle joie de te revoir, mon fils ! Je ne m'y attendais pas. De quoi pouvons-nous parler ? Réfléchissons. Des sujets. Le gouvernement. Une bande de voleurs, à l'exception de

notre petit père le tsar, qui ne sait rien de tout cela. Je suis très inquiet pour le destin de notre sainte Russie. Tu vas aux offices ? Non ? Quel dommage. Enfin. À quoi t'occupes-tu ces derniers temps ? Tu ne veux pas en parler ? Tu as bien raison. Le travail n'attire que des ennuis, et nous sommes là pour nous divertir. »

Vladimir claqua des mains :

« De la musique et des danses ! » cria-t-il.

Du côté gauche de la galerie, le spectacle habituel : deux vieux barbus, avec leurs bonnets en fourrure, leurs blouses en soie, leurs pantalons bouffants et leurs bottes, entrèrent en sautant et en brailant « oï, oï, oï » tout en s'accompagnant à l'accordéon et à la balalaïka. Du côté droit, d'abord un petit pied, puis la cheville rosée, les gros mollets, la cuisse jambonnesque et, enfin, le reste du corps de la première des cinq Grâces revêtues de tuniques transparentes qui laissaient parfaitement deviner le lourd balancier des glandes mammaires. Vladimir poussa Frantisek du coude :

« Tu peux prendre celle de ton choix. Deux ou trois, même. Bien sûr, elles réchauffent parfois mon lit. Je ne dis pas qu'elles sont propres mais je te garantis qu'elles sont toutes affectueuses, si tu vois ce que je veux dire – coup de coude allusif. En cas d'heureuse coïncidence, je pourrai dire dans neuf mois que je suis le grand-père de mon nouveau fils ou le père de mon petit-fils. Non ? Tu ne veux pas ? Vraiment, ces détails te chiffonnent ? Tu ne serais pas... ? Ah, tu as la chtouille. Décidément, quelle poisse ! De toute façon, je doute qu'aucune d'entre elles ne soit des plus saines. Une tare annule l'autre. À ta place, je ne refuserais pas de les retourner et avec un peu d'huile de frêne ou de graisse de chèvre d'essayer par exemple... »

Tandis que Vladimir s'épanchait dans une sorte d'ode alcoolique aux charmes de ses créatures, l'une d'entre elles

– couronne de laurier au front, paupières tombant sur la sclérotique voilée par la cataracte – déclamait :

*Fils prodigue, cher fils
Mon fils mâle, cher fils
Dans les steppes je me perds
À la maison je vais du Père*

Poème rimé. Auteur russe anonyme.

Au cours de la nuit, et entraînés par les libations, Frantisek et son père réussirent un semblant de communion primordiale. Le fils put confier à son père le secret et les raisons de sa crise et le père promit de l'accompagner dans son pèlerinage pour aller recueillir la parole d' Afasia Atanasief. Réconforté par cette promesse, Frantisek alla se coucher le plus tôt qu'il put et laissa Vladimir se livrer à tous les excès des adieux. Mais dans la matinée, lorsqu'il voulut réveiller son père pour partir, il se rendit compte que ce dernier était incapable du moindre mouvement. En effet, le vigoureux mais chenu Vladimir passa vingt-cinq minutes à lui dire :

« Qui es-tu ? Que veux-tu ? Araignées ! Enlevez-moi ces saletés ! » Et ce n'est qu'au bout d'une demi-heure qu'il le reconnut enfin.

Le traîneau était attelé, les chiens aboyaient. Au loin, à l'horizon, on voyait des nuages noirs grossir. Le vent pliait la cime des arbres à quatre-vingt-dix degrés. Il était temps de partir. Cependant, Frantisek avait une question à poser :

« Père, comment était maman ? »

Vladimir fit un effort, se frotta les yeux, souleva la dernière toile d'araignée couvrant la malle aux souvenirs...

« Cintila Alexeïevna ? demanda-t-il, la voix étranglée par la douleur et la colère. Comment était Cintila ? » dit-il. Et au lieu d'avoir la compassion ou la décence de dire « ce fut

une grande femme », ou « elle fut l'amour de ma vie », ou, au moins, « je ne m'en souviens plus », Vladimir s'exclama : « Ta mère était une insupportable folle ! Que veux-tu, que je te raconte ou que je te mente ? Elle me rendait la vie impossible. Avec elle, je n'étais pas maître chez moi. Je devais retirer mes bottes crottées, utiliser des patins, la boisson était rationnée... Elle me méprisait. Il fallait le supporter, ce pou, ce têtard malingre ! Elle se croyait sortie de la cuisse de Jupiter. Comme si un grand destin lui était réservé depuis toujours... Cette pute polonaise...

— Adieu, papa...

— Adieu ? Attends, mon fils... Lorsque je tombais malade, ta mère, cette sainte, me disait : « Chien galeux, quand auras-tu enfin la décence de mourir ? » Sais-tu pourquoi tu t'appelles Frantisek ? Parce que l'amant de ta grand-mère maternelle s'appelait ainsi. J'ai voulu te donner un autre prénom, un prénom vraiment russe. Mais non. Elle a insisté, insisté et voilà, tu vois ? Un prénom *poilish*. Quelle honte ! Pourquoi Frantisek et pas Volodia ou Piotr ou Alexeï, hein ? Et quel mal y avait-il à ce que tu t'appelles comme ton père, hein ? Ce n'est pas un joli prénom, peut-être, Vladimir ? Le pire chez cette femme, c'est qu'elle ne m'a jamais aimé. Frantisek ! Attends... Où vas-tu ? Jamais, pas un instant, elle ne m'a aimé, ta mère ! Tu m'entends ? Mon fils... ! »

Frantisek bondit dans son traîneau. Beauté contingente des steppes arides. Le front orageux le talonna pendant trois jours et se dissipa en pluie de grêle aux portes mêmes de Mourmansk. En signe de bon augure, sur le village s'étendait le doux miracle d'une aurore boréale. Frantisek ne tarda pas à trouver l'endroit où Afasia Atanasief recevait. C'était une maison humble mais spacieuse, face à la mer de Barents. Sur le frontispice, une inscription délavée encourageait le visiteur : « Ici cesse toute souffrance. »

Frantisek pénétra dans une sorte de salle ; il y avait beaucoup de gens, tous misérables, dans l'attitude pieuse typique (tête inclinée, mains jointes en prière). Le nouvel arrivant se pencha vers le patient le plus proche et lui demanda s'il y avait beaucoup d'attente. Étonné, l'autre lui répondit : « En général, plusieurs jours. » « Mon Dieu », pensa Frantisek, et il s'endormit.

En ouvrant les yeux, il remarqua qu'il s'était insensiblement déplacé dans une autre pièce. Il se trouvait dans une chambre vide, à l'exception de quelques chaises, d'un bureau et d'un homme d'âge moyen qui l'observait en silence. Frantisek ressentit l'intensité et l'éclat de ce regard qui le perçait jusqu'au fond de son âme. Sa vie était un écheveau que dévidait l'esprit de cet homme.

« Moi..., bredouilla-t-il. Je suis venu jusqu'ici...

— Inutile d'expliquer quoi que ce soit, répondit l'autre en lui servant un breuvage noir dans une petite tasse. *Tei mit limene.*

— Oui, merci », dit Frantisek, distrait, ému. Il but une gorgée, se brûla. « Inutile d'expliquer quoi que ce soit. » Tant de sagesse contenue dans sept mots ! Il avait cependant besoin de s'exprimer, de se justifier. Il posa la petite tasse sur un côté et parla :

« Je voudrais comprendre les raisons de ma crise. Cela requiert une sorte de préambule. » Frantisek attendit quelques secondes que l'autre lui dise « Allez-y », « Continuez », ou au moins « Hmm ». Mais son interlocuteur resta silencieux. Considérant que ce silence n'était pas désapprobateur (même s'il n'était pas stimulant pour autant), il décida de continuer à ses risques et périls : « Au fil du temps, j'ai pu remarquer que chaque fois que je me consacre avec passion à l'activité qui m'occupe, une partie de moi fuit. Or l'absence quelque part est présence ailleurs. Ce qui m'arrive, et c'est une des

sources de mon inquiétude, c'est que ma présence dans cet autre endroit n'est pas perçue comme telle par moi, ce qui, en conclusion, me laisse vide de moi-même. Je veux guérir de cette irréalité.

— Évidemment, dit l'amphitryon, ce dont vous souhaitez guérir c'est de l'ignorance où vous êtes de l'endroit où se loge votre être. Votre thé est en train de refroidir.

— Je vois que vous touchez au cœur de mon problème », poursuivit Frantisek en prenant une gorgée en signe de politesse. La clairvoyance de son interlocuteur le délestait de la moitié de son problème, et, en le soulageant, l'invitait à s'épancher, à décortiquer son conflit : « Quel rapport y a-t-il entre ce qui m'arrive et la musique que je n'arrive pas à créer ? Est-ce un mystère ? À un certain niveau, cela est très simple à comprendre... Comme je vous l'ai expliqué dans ma lettre de présentation, peut-être vous en souvenez-vous – l'autre acquiesça en inclinant la tête –, mes fornications, qui relevaient du domaine de l'expérimentation que l'on pourrait dire "pratique" d'une opération abstraite, de nature à la fois sensible et intellectuelle, ne consistaient pas dans le lent développement d'une idée, ne se limitaient pas à, disons, la planimétrie d'une pensée mélodique, mais débouchaient sur la représentation d'une figure par la superposition de plusieurs points de vue... Je veux dire qu'en tant que compositeur, et j'espère que vous n'interprétez pas ce que je vais vous dire comme une preuve d'arrogance mais comme un simple élément d'une description critique, je me caractérise par l'exhibition d'une machinerie polyphonique et rythmique extraordinairement riche et complexe... »

Profitant d'une inspiration profonde et d'un soupir de son interlocuteur, Frantisek reprit haleine et termina sa tasse de thé. Pendant ce bref instant de répit, il découvrit que l'infusion avait un goût exquis. Il y avait quelques notes de citron,

sans aucun doute ; mais il y avait autre chose, de fort et de parfumé, qui n'était pas de la menthe et qui bien sûr n'était pas non plus une essence camphrée comme celle qu'emploient les vieilles pour embaumer leurs corsages ou préserver la virginité de leurs chiennes. Sous forme de vapeur, l'odeur de cette essence montait du fond de la petite tasse et envahissait ses narines, produisant un effet vivifiant et mentalement stimulant.

« Bien sûr, la simultanéité des différents plans de mon modus operandi créatif..., poursuivit-il, aurait pu être plus complète si, tout en m'étalant sur les épidermes de mes accompagnatrices, je les avais soumises à un traitement en profondeur, autrement dit à des dissections, des trépanations, des démembrements, de nouveaux assemblages... » L'espace d'un instant Frantisek contempla le paysage des sanglantes opérations que découvraient ses paroles, frissonna par pur humanisme. « Il est certain que cette idée rapproche dangereusement la rigueur esthétique absolue de l'holocauste universel, mais... je ne sais pas. En définitive, j'ignore si ma crise est esthétique, éthique, vitale... » Frantisek se tut. Toute son euphorie avait été remplacée par une fatigue soudaine ; il peinait à poursuivre ses explications. « Et puis, il y a quelque chose qui... Toucher un corps, même à un endroit où il a déjà été touché, c'est à la fois produire un moment nouveau et évoquer le moment antérieur. C'est remarquable : dans la répétition, l'instrument, la femme, voit l'emphase, la passion, tandis que l'homme...

— Ne m'en dites pas davantage, l'interrompt l'autre, et avec une autorité telle que Frantisek eut la certitude qu'il avait trouvé la solution à son problème.

— Que m'arrive-t-il, maître ? implora-t-il.

— Il vous arrive que vous ne savez même pas où vous êtes. Et ne m'appellez pas maître. Venez.

— Où ça ?

— Dans la salle des guérisons. L'insigne Afasia vous attend.

— Vous n'êtes pas... ?

— *Niet.* L'insigne est analphabète. Je suis celui qui lit les lettres qu'il reçoit. »

Le temps a passé, les générations aussi, mais personne ne peut dire avec certitude ce qui eut lieu lors de la rencontre entre mon trisaïeul et l'insigne Afasia Atanasief. Afasia n'y fit jamais la moindre allusion, pas plus qu'il n'en faisait, du reste, à ses autres patients, et Frantisek, à la suite de cette rencontre qui en un certain sens constitue l'expérience centrale de la première partie de sa vie, accentua à tel point sa tendance à la réclusion que tout savoir concernant leur entretien ne peut être déduit que de manière indirecte, de l'analyse du langage qui lui était le plus naturel.

Si, des rares écrits musicaux de sa première période encore conservés, il se dégage une sorte de volonté tenace d'appréhender par le biais de l'excès et de la prolifération l'expérience d'une totalité sensible et conceptuelle, après sa rencontre avec le guérisseur, cette compulsion de « tout dire » évolue en une forme plus ample et plus sereine, de nature symphonique, qui peut sembler superficielle et conventionnelle à l'oreille accoutumée à la saturation antérieure. Il n'est toutefois question ni d'arpèges ni de glissandos. Dans sa création, il n'y a plus rien qui sente l'exhibitionnisme de l'angoisse et la foi mystérieuse dans l'importance de la « vie intérieure ». Ce qui lui est arrivé n'est ni plus ni moins que l'explosion de la maturité, à la suite

de quoi toute sa production sera caractérisée par une sobriété et un apparent détachement qui n'ont rien à voir avec l'indifférence mais relèvent plutôt d'une sensation de frisson et de sérénité face au cosmos.

En harmonie avec cette nouvelle position, mon trisaïeul décida de migrer vers des paysages moins fréquentés. Il laissa Volodia Dutchansky à la tête de sa propriété d'Irkoutsk et s'établit dans une petite ferme de Crasneborsk, un village situé sur les contreforts de l'Oural. Pour les initiés, ce choix indiquait qu'il avait décidé, pour d'obscures raisons, de se flageller volontairement en se plongeant dans l'abrutissement de la vie rurale. Cependant, bien que la ferme regorgeât de poules, en général Frantisek ne s'occupait pas des tâches ménagères. Tout au plus enfilait-il des bottes pendant la période hivernale et pataugeait-il dans un mélange de terre rouge et de boue, un crépuscule à l'envers, en allant chercher du bois. Le reste de son temps, il le passait cloîtré dans sa cabane, occupé à ses nouvelles œuvres. Pour composer, il s'aidait d'un violon déginglué avec lequel un moujik du coin l'avait roulé, le lui échangeant contre deux belles truies tout juste sevrées. En dépit des difficultés pour l'accorder et changer ses cordes, il s'éprit de l'instrument : les sérieuses limitations qu'il imposait à l'exécution stimulaient un versant de sa créativité jusqu'alors inexploré, celui d'un lyrisme extrême, austère. Bien entendu, Frantisek était tout sauf un compositeur « populaire », mais son sens inné des contrastes l'avait conduit à s'imprégner de l'atmosphère qui flottait à Crasneborsk (le soleil surplombant les massifs éternellement blancs, le lever du jour, la brume dans la vallée), de sorte que de temps à autre, lorsqu'il répétait ses morceaux sur son violon, la musique qui jaillissait de ces cordes maladroites traversait les bois et allait droit au cœur des habitants de la région. Comme un effet inattendu de cette communion entre beautés complexes et âmes simples, il reçut

la première caresse de la célébrité. Dans une progression sur laquelle il n'est pas utile de s'attarder, le compositeur à la vie rustique éveilla la curiosité des métropoles cosmopolites et son absence et ses réticences le hissèrent rapidement au rang d'« incontournable » de la saison officielle. « Ah ! » disaient les connaisseurs en flânant sur la promenade du théâtre de Saint-Pétersbourg où l'on donna le premier concert consacré à sa musique. « Ah ! Et dire que nous avons failli le rater... »

Bien sûr, la condition de phénomène rural qu'on affichait pour présenter mon trisaïeul n'était qu'un procédé abusif destiné à faire naître d'emblée une forte croyance en la valeur de son œuvre qui insinuerait dans les esprits de la plupart des mélomanes l'illusion d'avoir apprécié « instinctivement » cette valeur. C'est ainsi, au fond, que fonctionne la mode : un modèle de production de sens terrifiant, qui élude toute réflexion sur les complexes questions que soulève un esprit critique. Par chance, cela n'était pas le cas de mon trisaïeul, qui ne fut jamais un arriviste et ignora toujours superbement l'opinion d'autrui sur ses travaux. Plus encore : il était si détaché du triomphe mondain que le jour même de ses débuts, étranger à toute considération d'ordre esthétique, il parcourait les rues de la ville en pantoufles et robe de chambre, se demandant pour quelles raisons il vivait alors une révolution sentimentale.

Elle : vingt-cinq ans, fille d'un célèbre hautboïste de la Scala de Milan. Sofia Quatrocci. Laide, en surpoids, grains de beauté, verrues et furoncles parsemant tout son terne épiderme. Mais elle était brillante, elle avait des yeux vifs, un caractère fantasque, un humour contagieux, elle possédait une vaste culture générale, une mémoire prodigieuse et était capable de répéter à l'endroit puis à l'envers n'importe quelle phrase qui fût de son goût. Si l'un de ses admirateurs se présentait à elle en usant d'une formule éculée, elle répondait du tac au tac :

« *Leuq reuhnob ed souv riover* » ou « *rioversouvedreuhn-bobleuq* ».

Si elle exerçait parfois son humour sur les propos d'autrui, elle ne le faisait jamais aux dépens des émetteurs de l'énoncé. Elle semblait considérer le reste de l'humanité comme un complément à son propre bonheur et n'avait besoin de personne. Elle avouait sans pudeur (ou sur ce point elle mentait comme un arracheur de dents) qu'elle était encore vierge à un âge où une femme est réputée vieille. C'était une interprète hors pair. Chacune de ses représentations faisait salle comble. Bien évidemment son répertoire était médiocre, ce qui ne faisait qu'accroître son mérite. Sa voix créait des bijoux d'une immarcescible beauté en les enchâssant dans du crottin de cheval. Avec la diva, Frantisek, qui d'ordinaire traitait le genre féminin comme du bétail, n'osa même pas engager la conversation. Il guettait sa sortie après les représentations, lui faisait livrer des bouquets de fleurs sans y joindre de carte. Sofia connaissait pertinemment l'identité de son admirateur secret. Elle s'amusait d'avoir un soupirant aussi timide. Tout en s'en méfiant : il n'était pas exclu que tout cet empressement ne fût qu'une singerie, une mascarade de cour amoureuse menée par un compositeur joli garçon mais débutant, dans le seul but de l'obliger plus tard à se produire dans un navet de son cru.

Finalement la rencontre eut lieu. Et c'est elle qui en prit l'initiative :

« Qu'allons-nous faire de ce que nous ressentons ? lui dit-elle.

— Je l'ignore », répondit Frantisek, et il se débina.

Puis vinrent les concerts, la vie sociale, les amis en commun. Lors d'une fête du Conservatoire ils finirent côte à côte ; Frantisek se cachait derrière une coupe de champagne.

« Es-tu timide, peu disert ou à moitié idiot ? le provoqua-t-elle.

— Je peux parler de musique, de voyages, de mysticisme, de glace, de solitude. Je peux aussi parler d'orgies et de déceptions, répondit mon trisaïeul.

— Autrement dit, il ne t'est jamais rien arrivé », s'amusa la Quattrocci. Puis elle prit un air sérieux : « Lorsque je chante, j'ai l'impression que ma voix occupe plus de place que moi, ce qui est faux du point de vue physique, puisque ma voix sort de ma gorge, qui est elle-même une petite partie de mon corps. Cette confusion, cette erreur qui produit un effet d'intensité, je l'appelle "art", et j'ai toujours pensé qu'il suffisait à remplir ma vie. Mais depuis quelque temps, je sens une chose nouvelle m'envahir, et qui fait de moi une femme différente. Je crois qu'il s'agit de quelque chose de l'ordre des émotions. Quand nous marions-nous ? *Im a út sama em ? Oma et oy.* »

Ses camarades compositeurs décidèrent d'organiser un enterrement de vie de garçon inoubliable. Après avoir examiné puis écarté une série de possibilités festives (promener dans un traîneau le long de la perspective Nevski un Frantisek déguisé en femme et le jeter nu dans une fontaine ; assister à des danses tsiganes et gitanes dans un boui-boui de banlieue ; l'enfermer une nuit entière à la morgue, etc.), ils optèrent pour la formule classique : un dîner entre hommes. Tous étaient là, Constantino Balakov, Nicolaï Grigorievitch, Kashkine, Brolov, Leonid Katz, Voroszlav Pashulki, Anatole Schneider, Josef Ostropov, et d'autres grands de cette époque dont les noms aujourd'hui sont moins que cendre. Vodka, fumée de cigares, rires. Balakov tira la première salve :

« Nul doute qu'en épousant une cantatrice de renommée internationale le pauvre Frantisek jouera un rôle misérable – claqué affectueuse dans le dos de l'intéressé. Contraint de la suivre à travers toute l'Europe en endossant le pitoyable costume de l'époux entretenu, il perdra le goût du travail et

en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, il sera incapable de contempler la moindre portée. *Prosit !*

— La description est incomplète, outre qu'elle est indulgente, enchaîna Kashkine. À peine Sofia se sera-t-elle lassée de son nouveau joujou qu'au lieu de reconnaître que cet agacement est le propre de toute relation humaine, elle traitera notre ami de tous les noms. Des mots comme "bon à rien", "tire-au-flanc", "feignasse" vous disent-ils quelque chose ?

— Pour ma part, j'ai un faible pour "cocu". Ma femme me le souffle tous les soirs », plaisanta Balakirev.

Les amis rirent doucement. Kashkine poursuivit :

« L'emploi de termes comme ceux-ci ne fait que marquer le début d'un bref séjour dans le purgatoire sentimental. Et connaissant le noble cœur de Frantisek, je peux vous assurer qu'au lieu d'admettre qu'il a épousé une harpie, il s'accusera de leurs malheurs.

— D'après toi, combien de temps lui faudra-t-il pour être infidèle ? intervint Broluv.

— Des mois ? Des semaines ? Des jours ? Cette nuit, alors que nous fêtons son enterrement de vie de garçon ? Quoi qu'il en soit, c'est pour très bientôt, ajouta Pashulski.

— Où est Illia Petrov ? dit Deliuskine, inquiet. C'est lui qui a organisé tout cela et...

— Petrov est un irresponsable. Il monte des rencontres, et les démonte sans prévenir quiconque. Il vous laisse toujours en rade..., dit Ostropov. Mais continuons avec nos affaires. Tous ces malheurs pourraient être évités si elle se montrait disposée à vivre dans les conditions misérables que notre ami est en mesure de lui offrir.

— Je ne suis pas pauvre, se défendit mon trisaïeul.

— Certes. Mais elle, elle est richissime, dit Ostropov. Habitée au luxe et au confort, crois-tu que Sofia se passera de tout cela par amour pour *toi* ? Penses-tu qu'elle souffrira

de bonne grâce les charmes de l'*aurea mediocritas* ? Nul doute qu'elle ne deviendra pas ta bonne, aussi le plus probable est que tu finisses par être son laquais. Tu devras la suivre où qu'elle aille, tu devras te débrouiller pour composer tes petites œuvres lorsqu'elle te laissera un moment de répit ; socialement tu exerceras tout au plus le rôle de chaperon, tu seras un gentil colifichet, l'étoile de ses manteaux en vison, celle qu'elle traîne derrière elle et qui ramasse la crasse des tapis rouges. Bientôt Sofia ne remarquera même plus ta présence : "Qui est le gentilhomme qui vous accompagne, madame ?" "Lui. Ah. Personne. Enfin, mon mari..."

— Est-il nécessaire de poursuivre la plaisanterie ? dit Frantisek.

— La plaisanterie ? s'indigna Schneider. Réveille-toi, Deliuskine ! Comme toute *prima donna* qui adore se pavaner dans des royaumes d'excellence parce qu'elle jouit comme une truie dans les déserts de l'abjection, à peine auras-tu tourné le dos qu'elle s'abandonnera avec une complaisance absolue aux aberrantes lubies sexuelles de machinistes, luthiers, coiffeurs et autres professeurs de chant, qui se caractérisent par l'emploi de tout un attirail...

— Le lumpenprolétariat composé de tous ces bobineurs de l'inframonde de l'opéra constitue pour ces sortes de femmes la représentation la plus aboutie des forces primaires de la masculinité, ajouta Grigorievitch.

— Il est déjà trois heures du matin et nous n'avons même pas encore abordé le *taedium vitae* conjugal..., bâilla Nikita Ziemkovitch. Mon expérience, que je vais décrire dans l'intérêt de notre cher Deliuskine, indique que l'ennui... »

Tandis que les discours se succédaient, Illia Petrov accomplissait consciencieusement la tâche que le groupe lui avait confiée en secret. Paré de ses meilleurs atours, affichant un air de commisération, il s'était présenté à l'hôtel particulier où

résidait Sofia Quatrocci pour l'informer de « certaines particularités très particulières de ce bon Frantisek qui remettent en question la célébration de votre mariage si vous souhaitez vous réaliser pleinement en tant que femme, sans parler du fait de devenir mère ». Petrov était efficace, persuasif (« Moi-même, en certaines occasions, j'ai dû repousser sa main... »). En l'écoutant, la cantatrice se tut, pâlit, protesta, exigea des preuves, qu'avec l'heureuse facilité du cynique son visiteur inventa au débotté, depuis les noms des hommes jusqu'aux dates, mots, intensités et positions. Sofia éclata en sanglots et à l'aube, sans penser un instant qu'elle pouvait être victime d'un très mauvais tour, abandonna Saint-Pétersbourg. Un an plus tard, elle épousait un couvreur-zingueur de Rostow¹.

Comme il ne revit jamais la Quatrocci, mon trisaïeul ne put découvrir les raisons de son abandon devant l'autel ; il sut encore moins que les responsables avaient été ses pairs, mus par l'envie que leur inspirait son talent.

La trahison le poussa à se réfugier dans son œuvre ; cette perte avait ouvert de nouvelles voies, les veines d'où s'épanchait une meilleure musique. Dans cet accès, Sofia Quatrocci devint muse, déesse inspiratrice posée dans une niche purement imaginaire, une figure dont l'éventuel retour (en chair et en os) n'aurait causé que chevauchements et confusion. Logiquement, l'intégrité morale de Deliuskine souffrait des transactions de sa nature psychique, aussi au beau milieu du

1. Entre parenthèses, Dieu, qui n'existe pas – s'il l'a fait, comme l'a découvert mon fils, ce fut en sa qualité de longueur d'onde palpitant au cœur de la masse dense et lourde qui explosa en vagues de feu à l'instant même de la création –, Dieu a puni Illia Petrov pour sa méchanceté, sa jalousie, sa rancœur. Un jour, en sortant de sa baignoire, le pauvre Petrov trébucha, se brisa la colonne vertébrale. De nature solitaire, il n'eut personne pour lui venir en aide. Privée de nourriture, Lila, sa chatte persane, avait eu raison d'une bonne partie de son maître lorsque son cadavre fut découvert.

vertige de la composition sanglotait-il en imaginant différentes versions de leurs impossibles retrouvailles, de sublimes interprétations d'œuvres encore inédites exécutées par cette femme qu'il avait du reste commencé à oublier. Sofia Quattrocci ne disparut totalement que le jour où mon trisaïeul acheva la composition de son premier opéra, *La Marche du cœur russe blanc*, et qu'il dut s'occuper de la direction, de la mise en scène, de l'adaptation, de la réalisation...

Par son éducation et ses habitudes (au fond, son père l'avait élevé comme un prince), Frantisek était loin de s'imaginer ce que signifiait une véritable descente aux enfers des détails pratiques. Les querelles budgétaires avec le comité artistique de la salle, les caprices des chanteurs (qui essaient toujours d'adapter la partition à leurs limitations vocales ou à leurs superstitions esthétiques corrompues), les retards des maquilleuses, les maladies contagieuses des instrumentistes... Les répétitions furent un véritable cauchemar. Une semaine avant la première, le ténor se couvre de furoncles et en plein duetto amoureux il s'évanouit dans les bras de la soprano ; le chœur refuse de chanter les triolets et le chef d'orchestre exige que l'on change l'ordre de disposition des instruments à vent au motif que les trompettistes sont pour la plupart trop grands et qu'ils lui cachent les trombonistes...

Le jour de la générale...

Sons stridents, claquements de cordes, quintes de toux étouffées, gémissements, rétentions de gaz, essais d'accordement ; une contrebassiste se penche et éructe en remontant son bas de soie le long de son mollet. Les pairs et collègues de Deliuskine sont aux aguets dans les loges. « Voici venir la catastrophe », augure Schneider. Coup nerveux, le toc toc sec de la quenouille de la Parque, la baguette du chef d'orchestre contre son pupitre. Un solo de flûte, le thème principal. Avec l'accord des bois résonnent l'appel des trom-

DANIEL GUEBEL

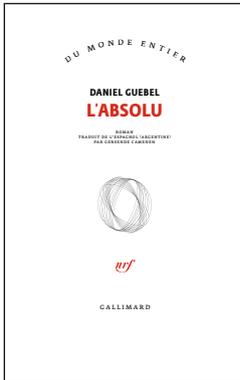
L'ABSOLU

L'Absolu est la saga sur six générations d'une famille de génies voués corps et âme aux pouvoirs révolutionnaires de l'art, de la science et de la politique. En son cœur se trouve le pianiste et compositeur russe Alexandre Scriabine (1872-1915), inventeur de « l'accord mystique » et auteur de la symphonie inachevée *Mystère*.

Les exploits de la famille que Guebel lui invente avaient cependant commencé bien avant lui : son libertin d'arrière-grand-père, Frantisek, conçoit une forme de musique totalement inédite ; son grand-père, Andreï, accompagne Napoléon en Égypte et annote un célèbre ouvrage dont Lénine se sert ensuite pour préparer la révolution d'Octobre ; son père, Esaü, fonde une société utopique anarchiste. Quant aux autres descendants, les aléas de l'histoire les ballotteront jusqu'en Argentine : le frère jumeau de Scriabine est un pianiste virtuose mais méconnu ; sa fille vivra pour rédiger la chronique de ses ancêtres ; enfin, le dernier rejeton de la lignée construira une machine à remonter le temps.

Vaste et drolatique traversée des avant-gardes et des utopies du siècle passé, *L'Absolu* est un roman russe aux accents baroques et à l'humour juif, une épopée à la grâce cervantine et à la verve rabelaisienne — tout cela à la fois.

Daniel Guebel, né à Buenos Aires en 1956, est écrivain, dramaturge, journaliste et scénariste. Il est l'auteur d'une vingtaine de romans, de recueils de nouvelles et de pièces de théâtre qui ont fait de lui l'une des figures de proue de la littérature argentine contemporaine. L'Absolu a obtenu le prix national de Littérature (2018), le prix de l'Académie argentine des lettres (2017) et le prix du Meilleur Roman du quotidien de Buenos Aires La Nación (2016).



L'absolu
Daniel Guebel

Cette édition électronique du livre
L'absolu de Daniel Guebel
a été réalisée le 6 mai 2022 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072880261 - Numéro d'édition : 361981).
Code Sodis : U30910 - ISBN : 9782072880278.
Numéro d'édition : 361982.